

Draconian Rhapsody

Johnny Boyer

**Draconian
Rhapsody**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13581-6

Panda

– Il te reste peut-être encore une aventure, Janus !

– Très bien, Maillard ! J'ai vraiment hâte de savoir laquelle ?

– La GTM, mon pote ! La Grande Traversée de Madagascar !

– Quoi, en ULM ?

– Parfaitement, Janus, la GTM en ULM ! Il sonne plutôt bien, notre slogan, non ? Nous ne sommes que trois participants de l'Île Unnoire, pour cette année, à nous joindre à l'expédition. Leptur et moi-même, avons déjà nos machines démontées, à bord d'un conteneur à l'arrivée de Tananarive !

En revanche, pour le troisième participant, ou plutôt la troisième, je crois qu'elle s'apprête à décoller, à l'instant même. Tu te rends compte : neuf-cents kilomètres jusqu'à Madagascar ! Et par une aviatrice, en plus ! As-tu au moins reconnu son Draco, Janus ?

Je quittai le petit salon du hangar, de bric et de broc. Les banquettes croulantes, faites en planches de palette, ceinturant un touret de bois, en guise de

table bancale. Et tout le tarmac m'apparut soudainement de guingois. Car nous en étions déjà au troisième canon, à onze heures du matin, ce dimanche de juillet 2024.

Je reconnus sans attendre, le vieux coucou ultraléger, tout en aluminium, de la nouvelle aviatrice asiatique des Passagers du Vent !

J'apportais aussitôt à mon mentor, la preuve que ma lucidité n'avait pas trop été entravée, par notre trio d'apéritifs de rhum-arrangé, au citron-gingembre.

– Mais, c'est vraiment Panda !

Je connaissais à peine Panda.

Il m'arrivait parfois, malgré ma taciturnité, de m'installer au bar des Passagers du Vent. Et d'y siroter quelques liqueurs, en compagnie de Leptur, le doyens des aviateurs de la base de Cambaie.

Un jour que je tenais le crachoir, comme à l'accoutumée, à mon vieil ami de quatre-vingt quatre ans, en proie à la même morosité, je vis la belle Asiatique, s'approcher en notre direction. Tel un chat aux yeux fendus, à pas feutrés. Sans ambages, elle s'adressa à moi, pour la seule et unique fois de notre furtive relation.

Sa voix suave accompagnait à la perfection, le rythme scandé du ressac, sur la plage de sable noir, située à un jet de pierre de la grande terrasse.

– Coucou, Janus ! On m’a dit que tu écrivais des livres ?

– Coucou, Panda ! Cela m’arrive parfois ! De claquer mes derniers deniers, dans de l’auto-édition ! Histoire de m’efforcer à un semblant de communication, avec mon prochain !

Tandis que j’ironisais, sur ma lamentable destinée de versicoteur du dimanche, le vieux Leptur en profita pour filer à l’anglaise. Et pour se carapater pour de bon, en direction de ses pénates.

– Et que dirais-tu d’une véritable histoire, pour une fois ?

Son sourire énigmatique me décontenançait.

– Tu veux dire : une histoire vécue, pas vrai ! Et il n’est guère besoin d’être devin, pour comprendre qu’il s’agit de la tienne ! N’est-ce pas, Panda ?

– Tu marques un point, Janus ! Ta boule de cristal a juste besoin, en revanche, d’un léger dépoussiérage !

Puisqu’il n’est nullement question d’une aventure passée ! Plutôt d’un périple que je m’apprête à vivre !

– Tu sais quoi, Panda ! Je n’ai jamais été rebuté par les vaticinations des devineresses en tout genre ! Mais ce que je supporte de moins en moins, c’est d’avoir à leur tirer les vers du nez ! Tu peux accoucher, s’il te plaît ! La vie est brève, comme chacun sait !

– Ah, notre pilote s’impatiente donc !

Son sourire désopilant me désarçonnait cette fois-ci. Elle s'en apercevait, et poussivit sans pudeur, son élucubration :

– Il y quelques nuits, vois-tu Janus, j'ai rêvé que je trouvais, sur une île inconnue, quand bien même tu ne le croirais pas, un oeuf de dragon. Mais attends, avant de contester, par ton esprit sceptique !

Car le dragon lui-même, qui avait pour nom Ladon, me l'offrit gracieusement. En échange de la promesse que je le jetterai, du haut de mon ULM, dans le cratère de l'Île Unnoire.

– Et alors, ma belle, comment interprètes-tu cette prémonition ?

– Mais, en aucune façon, Janus, je ne dois l'interpréter ! Parce que tu faisais partie de ce rêve. Asservi à la même mission. Et ce sera à partir de là, que ta nouvelle histoire s'écrira.

Lorsque bientôt, je prendrai mon envol, par-delà l'horizon. Alors tu n'auras guère d'autre choix, que de m'emboîter le pas.

– Et finalement, tu pars ?

Maillard me surprend, à finir de sangler un réservoir supplémentaire, sur le siège passager de l'ULM.

Ma capacité totale s'élève désormais à cent litres.

En moyenne, à douze litres à l'heure, y compris avec un gros vent de face, je peux augurer atteindre Tananarive, en moins de huit heures.

La fameuse traversée de Madagascar, en ULM, s'avère plutôt être un circuit. Une vaste boucle d'environ quatre mille kilomètres, autour de la Grande Île.

Une expédition qui devrait durer six jours. Puis, déboucher sur un samedi soir arrosé de champagne, dès notre retour à Tana. Suivi d'un long dimanche de barbecue, encore plus arrosé, si j'ai bien compris.

Le conteneur des deux pilotes avait donc effectué, d'ores et déjà, le trajet par bateau. Jusqu'au grand port de Toamasina. Suivi d'un acheminement par camion, jusqu'à l'aéroport.

– Si j'étais toi, Janus, je m'assurerais de sécuriser l'ouverture du robinet d'essence, à l'aide d'un simple serflex.

– Mais en cas d'incendie, Maillard ?

– En cas d'incendie, tu n'auras qu'à faire coulisser le collier de serrage. Pour vite fermer la vanne d'admission !

Tandis que je me contentais d'opiner du chef cette fois, devant plus aguerri que moi, je pensais distraitemment à Panda.

L'aviatrice avait bien décollé, face à un alizé de vingt noeuds, en cette fin de matinée de dimanche.

Combien même la traversée de l'Océan Indien lui réclamerait, là encore, jusqu'à huit heures de vol cahoteux, la belle Asiatique parviendrait peut-être à se poser, par chance, au seuil de la capitale. Et ce – était-ce bien utile de le préciser– avant le coucher du soleil.

Mon cœur se contractait malgré lui, à l'idée qu'elle ait pu sombrer, en plein océan. A fortiori de nuit, au milieu de montagnes d'eau de mer.

– Tu penses partir vers quelle heure, Janus ?

La voix rupestre de mon mentor parvint à m'arracher, pour de bon, à ma regrettable appréhension.

Je dardais mon regard vers ses yeux verts, nichés dans un visage maigre, d'un brun mulâtre. Je bredouillais enfin un semblant de réponse :

– Oh ! Eh bien, disons au lever du jour, Maillard !

À six heures sonnantes ! J'aurais peut-être encore une chance de décoller à jeun.

Il faisait froid, en ce matin de juillet 2024.

Je me rappelais de l'histoire, déjà plus que séculaire, de Louis Blériot. Lorsqu'il s'apprêtait à traverser La Manche. La même grisaille de l'aube. La même froidure givrante. Mais à bord d'un avion frêle. Tout juste un cerf-volant. Fait d'un cadre en bois et d'une toile poreuse.

Ma machine volante, quant à elle, avait pour sobriquet : Falco. C'était un fier Nynja, de tubes d'aluminium, et de toile épaisse, en Xlam. Équipé tout de même d'un puissant Rotax de cent chevaux.

J'aurais pu traverser le monde avec un tel destroyer, si chevaleresque, lorsque j'avais trente ans.

Seulement, voilà, en ce matin de juillet 2024, j'allais avoir cinquante ans !

Et ma sirène dorée était cette Chinoise, de vingt ans de moins que moi, qui m'avait prédestiné à la suivre désormais, jusque dans ses rêves les plus chimériques.

Après plusieurs essais moteur, sur le point d'attente du taxiway, et toute une check-list exhaustive, j'avançais enfin en seuil de piste.

Aucun message radio ne me préoccupait. Quel fou aurait bien pu souhaiter m'entendre, dans cette obscurité venteuse, d'un matin d'hiver austral ?

Le roulage, suivi du palier d'accélération s'avèrent particulièrement longs. Autant que j'étais chargé en essence, et en équipement de secours.

Les premiers kilomètres au-dessus de l'océan, se déroulèrent sans ambages.

Je progressais rapidement vers mon cap établi, en vent arrière, à plus de cent cinquante kilomètres par heure.

Franchi l'horizon, je remerciais bientôt mes verres polarisés, devant le lever fulgurant du soleil.

Atteints les douze milles pieds, je décidais de ramener le manche au neutre, afin de me maintenir en palier.

Le vol éblouissant d'un oiseau avait depuis longtemps supplanté la lumière de l'Étoile du Berger. Celui de mon faucon blanc.

Je souhaitais, en mon for, que Panda ait vécu la même félicité, le même instant d'épiphanie. Et ce, durant toute sa traversée. Un vol qui – je n'en doutais guère désormais – s'était certainement très bien déroulé.

Icare, dans son rêve ailé, avait dû sûrement connaître cet orgasme céleste, avant de s'abîmer, sous la cire de son orgueil.

Car, après trois heures de vol délicieux, mon moteur inflexible se mit subitement à ratatouiller.

– Janus ? Janus, réveille-toi !

Je sentis tout d'abord, sur mon visage, la méchante claque de l'eau froide.

Et puis, comme dans la profondeur d'un puits sonore, qui me happait, l'écho de cette exhortation.

J'étais sonné.

Je me rappelais de ce nuage, dans lequel mon avion silencieusement s'était abîmé.

Ce tout petit nuage, un cumulus humilis je crois. Mais qui m'apparut pourtant sans limites.

Tel un oreiller, dans lequel ma tête trop lourde s'enfonçait sans fin. Vers un monde de rêve.

Jusqu'à ce que je m'évanouisse.

Le second seau d'eau me réveilla pour de bon.

– Réveille-toi donc, Janus, notre mission nous attend !

– Mais que fais-tu là, Panda ? Et où est donc passé mon avion ?

– Tout au fond de l'océan, imbécile ! Tu pourrais tout de même me remercier, de t'avoir ranimé ! Mais à présent lève-toi, fainéant ! J'attendais ton arrivée, pour réaliser notre rêve.

– Mais de quel rêve parles-tu, Panda ? Et où sommes-nous donc ?

– Sur Hespéride ! Tu ne trouveras cette île sur aucune carte ! C'est le sanctuaire de Ladon. Tu te souviens : le dragon de mon rêve ! Celui qui doit nous offrir son oeuf, afin d'ensemencer le volcan d'Unnoire ! À présent lève-toi, et suis-moi !

Autrement, tu ne repartiras jamais du sanctuaire de Ladon ! Rappelle-toi que ton avion a sombré !